

→ des questions peut-être un peu malaisantes pour le spectateur... Et dans la nature, il y a quelque chose de forcément plus essentiel qui ira bien avec cela.

### Quels sont les éléments déclencheurs de l'écriture de «Hate», journal intime d'une femme perdue dans son époque...

Je n'avais plus à réfléchir car je trouve qu'on a trop de données. On est dans une période assez intéressante car ce en quoi on a cru pendant des années comme le capitalisme, on se rend compte de plus en plus que c'est en train de nous bousiller... Les gens sont en recherche de repères forts, et c'est donc une période assez chaotique.

### L'art peut-il être un de ces repères?

Il n'est en tout cas pas là pour donner des réponses, mais il peut faire prendre de la distance et permettre de réfléchir. L'art est du côté de la pensée, mais aussi de la beauté. Et on a besoin de beauté, ça nous calme! Aujourd'hui, il y a aussi un vrai besoin de rêver, et d'entendre des histoires, des récits. Et travailler dans cet endroit, dans cette nature, ça a vraiment réhabilité notre capacité à rêver, à Yuval Rozman (*ndlr: son co-metteur en scène*) et moi.

**«Aujourd'hui, il y a un vrai besoin de rêver, et d'entendre des histoires, des récits. Et travailler dans cet endroit, dans cette nature, ça a vraiment réhabilité notre capacité à rêver»**

Laetitia Dosch, metteuse en scène

### Qu'avez-vous désiré dire de la condition féminine aujourd'hui, avec ce spectacle?

Cette domination ordinaire dont je parle existe à plus forte raison entre les hommes et les femmes. On est encore pas mal dominées, nous les femmes... Autant par les obligations physiques que par certaines habitudes culturelles... On est moins écoutées et donc moins facilement crédibles. On a moins le droit d'être seules que les hommes, et on est ainsi placées dans une position qui n'est jamais à la hauteur. On est toujours subordonnée aux hommes, de la même manière que les humains subordonnent les animaux. J'ai donc évidemment voulu faire un parallèle entre ces rapports-là.

«Hate», mise en scène de Laetitia Dosch.  
Ecole Atelier Shanju, Route de Longirod 7,  
Gimel (VD). Les 29, 30, 31 août et 1er septembre à 19 h 30. Navettes depuis le Théâtre de Vidy à Lausanne, départ 18 h à Vidy.  
Tarif 10 francs. Réserver.

# Sur les traces d'une

● Clara Haskil n'en finit pas de fasciner. Pourquoi cette interprète exceptionnelle est-elle restée si longtemps méconnue? Un film tente de percer le mystère, alors que débute à Vevey le concours de piano qui porte son nom.

JEAN-JACQUES ROTH  
*jean-jacques.roth@lematindimanche.ch*

L'ingratitude s'était abattue sur son visage comme une grêle précoce. Lorsqu'il la vit pour la première fois, son portraitiste britannique crut qu'elle avait 100 ans. Elle n'en avait pas la moitié. Les rides semblaient marquer chacun des tourments qui furent les plus fidèles compagnons de sa vie. Ses beaux cheveux de jeunesse, devenus gris et indomptables, disaient le mépris qu'elle avait pour les subterfuges de l'apparence. Clara Haskil était un diamant brut, assombri par des années de répugnante solitude.

D'où venait alors la lumière stellaire de son jeu? Ce mystère fascine depuis des décennies musiciens et mélomanes, pour qui Clara Haskil est une icône, une pianiste sans équivalent dans le XXe siècle. Décédée en 1960, elle ne laisse qu'un maigre héritage: une poignée d'enregistrements, certes touchés par la grâce, mais qui ne transmettent qu'une trace partielle de son talent. Des photos, oui, et quelques minutes de films amateurs qui la montrent, sur le tard, enfin reconnue, se promener au bras de Charlie Chaplin dans le Manoir de Ban. Mais aucune archive filmée de ses concerts, pas une interview radio!

C'est pourtant un documentaire qui tente de la ressusciter, armé de témoignages, de photos, de programmes de concerts. Sorti en 2017, il est aujourd'hui publié en DVD, à l'occasion du concours international de piano qui porte son nom, assorti de quelques enregistrements inédits captés au vol chez Charlie Chaplin, son indéfectible ami.

Comme toujours, elle est ébouriffante, son jeu perlé cascasant comme s'il était pris d'affolement, mais avec ces phrasés, ces couleurs, cette éloquence qui sont la vie même. «J'ai toujours eu l'impression qu'elle ne jouait que pour moi», dit le critique français Alain Lompech dans le film, évoquant le mélange de maîtrise et de liberté si particulier de ses interprétations.

Comment une telle musicienne a-t-elle pu échapper si longtemps à la reconnaissance? L'historien François Anselmini esquisse des hypothèses. La difficulté pour une femme, dans les premières années du XXe siècle, de faire carrière. L'antisémitisme qui frappe l'Europe alors qu'elle est au faite de ses moyens. La maladie, notamment une scoliose sévère qui sera traitée, pendant la guerre de 14-18, avec des corsets impitoyables. Pour surmonter ces infortunes, il aurait fallu un caractère moins rugueux que le sien...

C'est aussi que son art n'était pas de son époque. On jouait alors plutôt sentimental, ou alors très virtuose, un rien tapageur. À Paris en particulier, ville qui faisait les réputations, et où elle lutta pendant quarante ans contre l'indifférence du public et de la critique.

Clara Haskil y était pourtant venue très jeune de sa Roumanie natale, et elle y avait décroché un premier prix du Conservatoire. Mais son jeu était trop sobre, trop moderne pour les humeurs volatiles des Parisiens.

### Pas commode

Ailleurs, en Suisse, en Italie, puis aux États-Unis, on l'applaudit. Mais ces succès ne sont pas suivis d'engagements. En 1936, elle donne 6 concerts en tout et pour tout, dont 2 sans cachet. Faute d'impresario, elle compte sur des amis pour l'aider. C'est dans les salons de la princesse de Polignac, qu'elle rencontre pianistes et compositeurs, Stravinsky, Poulenc, Rubinstein. C'est chez la grande protectrice des artistes Lily Pastre, à Marseille, qu'elle est hébergée lors de la Seconde Guerre mondiale, comme Édith Piaf. Et c'est grâce à elle qu'elle peut gagner la Suisse le jour précédant l'occupation de la zone libre par l'Allemagne.

Clara Haskil n'est pas commode, il est vrai. Sabotée par une insécurité maldive, toujours à dénigrer ses concerts, incapable de se vendre. Au journaliste d'une revue musicale qui désire faire un portrait d'elle, elle répond: «Je n'aime pas ces histoires-là.»

C'est à Vevey, où elle a trouvé refuge, que la roue se met à tourner. Deux Rossier, sans lien de parenté, la prennent sous leur aile. Le premier, Émile, est membre fondateur de l'Orchestre du Conservatoire de Montreux. Le second, Michel, préside la société Arts et Lettres. Ce dernier parvient à la rassurer: à 47 ans, sa vie n'est pas finie. Il lui conseille de resserrer son répertoire sur quelques compositeurs, Schubert, Beet-

# génie du piano



**À ÉCOUTER**  
«Clara Haskil, le mystère de l'interprète», coffret de deux DVD avec le documentaire de Pascal Cling, Prune Jaillot et Pierre-Olivier François et des enregistrements inédits. Vernissage et projection publique à Vevey, au cinéma Astor, le 27 août à 18 h 30.

**Clara Haskil répétant pour un concert en octobre 1958.**

DR

hoven, Schumann et surtout Mozart. «Vous avez sauvé un naufragé», lui écrit la pianiste.

À Vevey, elle croise d'autres exilés musiciens. Elle retrouve aussi la famille musicienne de Ribaupierre, qui avait organisé pour elle des concerts dans les années 20, quand personne n'en voulait. Dans son minuscule appartement qu'il mange à moitié, elle possède son premier piano à queue. Elle qui disait n'être chez elle nulle part pose enfin ses valises.

Alors, dès les années cinquante, sa carrière décolle. Tout se concentre là: les concerts triomphaux, les critiques extatiques, les publics qu'il faut asseoir sur scène faute de places dans la salle, les enregistrements aussitôt légendaires. Le seigneur du monde musical, Herbert von Karajan, entreprend une tour-

née avec elle. Son alter ego, le chef italien Carlo Maria Giulini, affirme: «Je n'ai jamais dirigé quelqu'un de tel.»

En 1957, elle se déclare «de plus en plus heureuse». Mais en décembre 1960, à la gare de Bruxelles, elle chute dans un escalier. «Heureusement, mes mains n'ont rien», déclare-t-elle. Une semaine plus tard, elle décède.

«J'ai rencontré trois génies dans ma vie, disait Chaplin: Einstein, Churchill et Clara Haskil.» Fidèle à son amitié, Michel Rossier, en 1963, fonde le concours international de piano qui porte son nom, qui se déroule tous les deux ans, et dont les épreuves commencent le 24 août, perpétuant la mémoire et l'exigence de son art sans pareil.

*Concours international de piano Clara Haskil, Vevey, du 24 au 30 août.*

## Une semaine, une chanson

**Christophe Passer**  
**Journaliste**

### «Le piano de la plage»

**1958**  
**Charles Trenet**

On peut dire que c'est la chanson parfaite au moment de revenir de vacances. Mais je crois surtout que c'est une des chansons les plus parfaites qui soient. D'abord, on ne répétera jamais assez la modernité mélodique de Trenet, sa façon «d'inventer» le bleu du jazz dans la chanson de France. Au temps du «Piano de la plage», fin des années cinquante, il est cependant un peu largué. Beaucoup de ses grands succès ont vingt ans ou plus, le rock'n'roll est en train de le dépasser, quelque chose de suranné survient dans l'image qu'il donne.

C'est alors qu'il sort cette merveille incroyable. Une musique en caresse syncopée, on dira ça comme. Une mélancolie dans les notes, mais c'est sautillant encore, on fredonne ça du premier coup. Surtout, ça colle complètement aux paroles, et là, on touche au génie pur. «Le vieux piano de la plage ne joue qu'en fa, qu'en fatigué (...) Le vieux piano de la plage ne joue qu'en sol, en solitude»: c'est sublime d'élégance, d'évidence, d'inventivité poétique faussement simple. Au fur et à mesure de la chanson se déroule le film de la jeunesse perdue d'un Trenet qui se cache un peu avant de retourner vers l'instrument et la plage de l'enfance. C'est à crier de beauté, cette évocation du temps qui passe et vous laisse éperdu, avec juste quelques chansons pour se souvenir du bonheur. Vous pouvez remettre cent fois de file «Le piano de la plage», vous serez renversés cent fois par «Ces notes que tu joues faux mais dans mon cœur ouvrant ses ailes, s'éveille alors la douce rengaine.» Chef-d'œuvre.

